

Bernard Nominé

Le savoir est une invention *

Dans la tradition épistémologique, dans la science aussi bien, on oublie que le savoir n'est pas nécessairement une articulation de la vérité. Savoir n'équivaut pas forcément à savoir le vrai. « Je ne découvre pas la vérité, je l'invente. À quoi j'ajoute que c'est ça, le savoir ¹. » Cette définition du savoir énoncée par Lacan dans son séminaire *Les non-dupes errent* a été pour moi une révélation. Et pourtant, si l'on repense à l'œuvre de Freud et à sa pratique, il est évident que l'efficacité de la psychanalyse repose entièrement sur l'invention de ce savoir particulier dont il a fait l'hypothèse et qu'il a appelé l'inconscient. À l'heure où la personne de Freud est vilipendée et son œuvre dépréciée, il me semble important de maintenir dans notre orientation lacanienne le transfert à l'œuvre de Freud. D'où le sens de mon intervention de ce soir.

Il y a trois ans, en fouillant dans les débuts de l'œuvre de Freud, je me suis intéressé au devenir d'un des premiers concepts inventés par Freud : la *Gegenwillen*, la contre-volonté, avec laquelle il expliquait un cas de guérison par hypnose en 1892. Je vous rappelle qu'il s'agissait du cas de cette jeune accouchée qui souffrait d'insomnie et de vomissements, qui rendaient impossible la réalisation de son vœu le plus cher, celui d'allaiter son enfant. À cette époque, il ne cherchait pas à donner du sens à cette contre-volonté, il en démontrait l'existence en précisant qu'elle s'oppose au désir d'un sujet en lui imposant des *représentations de contraste pénibles* qui freinent la réalisation de son projet.

* Intervention faite à Paris le 18 avril 2013, dans le cadre du séminaire de l'EPFCL 2012-2013, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, séance du 19 février 1974, inédit.

Ce qui a retenu mon attention dans ce texte, c'est cette remarque qu'il fait concernant une vie saine : « Comment donc une vie représentative saine traite-t-elle les représentations de contraste opposées au projet ? Elle les réprime et les inhibe autant qu'elle le peut, ce qui correspond à la forte conscience de soi propre à la santé, elle les exclut de l'association, et ceci réussit souvent à un si haut degré que l'existence de la représentation de contraste opposée au projet n'est en général pas évidente, et ne peut être rendue vraisemblable que par la prise en considération des névroses ². »

Donc, si l'on suit bien Freud dans son raisonnement, les représentations de contraste pénibles sont toujours là, associées aux représentations positives qui concernent le projet. Cette association est réprimée et inhibée normalement, elle est faite de connexions métonymiques du genre de celle qui associe un signifiant à son contraire.

Dans le cas de sa patiente, sans doute hystérique, Freud ne se préoccupe pas de déchiffrer ce symptôme, il en montre simplement la structure. Il s'agit de l'expression d'une contre-volonté qui utilise les mécanismes archaïques de la langue ; il s'agit pour ainsi dire d'une jouissance qui fait obstacle au désir. Et si le rôle de l'hypnotiseur est bénéfique, cela est dû à son désir qui vient renforcer le désir défaillant du patient.

Dans le pas suivant qu'il fait en 1901, soit neuf ans plus tard, dans sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud donne du sens à la contre-volonté en faisant l'hypothèse du sujet de l'inconscient. Ce qui n'était au départ que contre-volonté devient message chiffré d'un désir inconscient qui s'oppose au désir conscient. Le chiffrage se fait par le biais d'une substitution langagière.

Dans ce texte, Freud analyse un oubli personnel. Pendant plusieurs jours, alors qu'il a le projet d'acheter de nouveaux buvards, il oublie de le faire. Il analyse cet oubli grâce à une substitution de signifiants. Il y a deux mots pour dire « buvard » en allemand : *Löschpapier* ou *Fliesspapier*. La contre-volonté s'est servie de cette substitution signifiante. Ce n'est pas l'achat de buvards qu'il voulait oublier,

2. S. Freud, « Un cas de guérison hypnotique avec des remarques sur l'apparition de symptômes hystériques par la "contre-volonté" » (1892), dans *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 1984, p. 36.

il voulait plutôt oublier de penser aux ennuis qu'il avait à cette époque avec son confrère Fliess.

Avec cette hypothèse de l'inconscient, on pourrait penser que Freud abandonne complètement ce concept de la contre-volonté. Mais ce n'est pas tout à fait vrai. Très récemment, j'ai trouvé cette petite remarque, faite d'ailleurs au fameux Fliess, c'est dans la lettre 192. Freud avance sa théorie du symptôme comme formation de compromis et il précise : « Un couple contradictoire d'accomplissements de souhait est aussi le sens du symptôme. » Autrement dit, l'hypothèse du sujet de l'inconscient n'efface pas complètement la thèse de la contre-volonté et, au-delà du sens que l'on peut déchiffrer, la fonction première du symptôme est d'articuler des contraires. Freud a très vite compris que l'inconscient était construit sur le modèle d'un langage primitif dans lequel les contraires s'articulent sans souci de la contradiction. Il n'est donc pas étonnant qu'il en arrive à écrire que le symptôme sert à coupler des opposés. Cette fonction structurelle du symptôme est très évidente dans la clinique de la névrose obsessionnelle.

On retrouve à plusieurs endroits dans l'œuvre de Freud cette référence à l'articulation des contraires dans l'inconscient et on comprend l'attention qu'il a pu porter au travail du linguiste Carl Abel sur les sens opposés dans les mots primitifs. Il y a vu une confirmation de sa thèse de l'inconscient articulé comme un langage primitif. Pour étayer sa thèse de l'inconscient, Freud n'hésite pas à aller fouiller dans les profondeurs de la langue. C'est notamment le cas quand il se réfère au symbolisme.

Cette notion du symbolisme est d'ailleurs assez curieuse à lire sous la plume de Freud parce qu'elle s'oppose, d'une certaine façon, à sa technique du déchiffrement d'un rêve par l'association libre de l'analysant. Freud définit le symbolisme comme une relation constante entre un élément d'un rêve et sa traduction. Freud fait du symbolisme un savoir universel, fondé sur les ressources de la langue, essentiellement l'étymologie, éventuellement l'anthropologie, l'étude des mythes. Le sujet n'y est pour rien dans l'histoire. Ce savoir s'est déposé dans la langue, dans la culture, malgré lui. Freud nous donne un exemple que j'ai trouvé un peu extravagant. Alors j'ai voulu vérifier et suis allé consulter la référence en matière d'étymologie, et les données transmises par Freud sont tout à fait exactes.

Freud se pose la question de savoir pourquoi, dans les rêves, un bois, un bosquet ou une forêt symbolisent la mère. D'après lui, le mot allemand *Holz*, qui signifie « forêt », a la même racine que le mot grec *υλη*, qui signifie « matière ». Passant par l'île de Madère, réputée pour son bois utilisé pour la construction navale, il souligne que le mot *madeira* sonne comme *materia*. Et dans *materia* il y a la racine *mater*. Tout cela est exact. Et Freud conclut : « Je n'affirme pas que le rêveur sache tout cela, mais j'estime aussi qu'il n'a pas besoin de le savoir ³. »

J'aime beaucoup cette remarque de Freud. Elle répond d'une certaine façon à notre interrogation de ce soir : « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? » Réponse : « Circulez, vous n'avez pas besoin de savoir ! »

Un peu plus loin dans cette même conférence, se posant la question : « D'où peut venir la connaissance de ces rapports symboliques ? », Freud précise que « ces rapports symboliques n'appartiennent pas en propre au rêveur ⁴ ». Il me semble qu'on peut légitimement rapprocher cette constatation de Freud de ce que Lacan épinglera plus tard, à sa façon, comme un savoir sans sujet.

Freud s'interroge donc sur l'origine de ce savoir et il nous suggère une réponse. « On a l'impression d'être en présence d'un mode d'expression ancien, mais disparu, sauf quelques restes disséminés [...]. Je me souviens à ce propos de la fantaisie d'un intéressant aliéné qui avait imaginé l'existence d'une "langue fondamentale" dont tous ces rapports symboliques étaient, à son avis, les survivances ⁵. » Notez que dans la langue de fond de Schreber on parle à l'envers, on dit le mot *récompense* pour signifier *châtiment*, le mot *nourriture* pour signifier *poison*, *impie* à la place de *saint*, etc.

Cette référence au symbolisme ne cesse pas de m'étonner. On aurait pu penser qu'après la *Traumdeutung* Freud se serait désintéressé de cette piste. Eh bien pas tout à fait, puisqu'on retrouve cela dans un article de 1925 qui est considéré comme un additif à la théorie de l'interprétation des rêves. Freud y examine les limites du déchiffrement, il accentue le fait que le rêve est une activité psychique

3. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, PBP, 1972, p. 145.

4. *Ibid.*, p. 151.

5. *Ibid.*

qui n'est pas faite pour communiquer mais pour apporter un *unmittelbaren Lustgewinn*, un « gain de plaisir immédiat ». Et à cette occasion il revient sur le symbolisme en soulignant que « c'est un thème de notre pensée archaïque, de notre langue fondamentale pour reprendre l'excellente formule de notre paranoïaque Schreber ».

Autrement dit, en cherchant bien, on peut trouver chez Freud cette notion que l'inconscient est fait de cette jouissance archaïque déposée dans la langue, et que cette zone de l'inconscient n'est pas un savoir accessible au sujet ; il ne lui appartient pas en propre mais il est bel et bien là et pour servir à autre chose qu'à la communication – ce qui est normalement ce que l'on attend d'un savoir –, mais pour procurer un *Lustgewinn* immédiat.

Ce n'est donc pas avec un savoir traditionnel que l'on peut approcher cette zone de l'inconscient, c'est-à-dire que ce n'est pas avec un savoir articulé avec des signifiants qui prennent sens. Ce n'est pas avec un savoir qui s'apprend, qui confère de la reconnaissance, voire du pouvoir. Bref, rien à voir non plus avec un savoir universitaire.

Et pourtant il y a quelque chose à inventer à partir de ce trou noir. « Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait "troumatisme". On invente ⁶ ! » En effet, dans cette zone de l'inconscient où les signifiants s'articulent à minima, c'est-à-dire par paires d'opposés, rien ne peut faire rapport. C'est pour pallier cette absence d'articulation que le névrosé invente. Il invente un roman familial, un mythe individuel où les signifiants copulent, et l'on pourrait supposer que cela lui convient parfaitement. Mais c'est justement ce que Lacan met en doute quand il dit que « le complexe d'Œdipe a sa valeur, non pas du tout normativante mais le plus souvent pathogène ⁷ ».

C'est vrai que, quand on y pense, le cas de l'Homme aux rats le démontre assez bien. Il illustre le mal de chien que ce patient se donne avec un certain nombre de paires d'opposés, la femme riche et la femme pauvre, l'ordre de rembourser la dette et l'envie de ne pas rembourser, avec des actes contradictoires, le petit caillou à enlever de la route et l'idée de le remettre à sa place, pour intégrer tout cela dans une histoire cohérente. L'obsessionnel pense, c'est là son drame. Il ne se résout pas au « Je ne pense pas, pour être ». De ce fait,

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupent errent*, séance du 19 février 1974, inédit.

7. J. Lacan, *Le Mythe individuel du névrosé*, Paris, Seuil, 2007.

il faut qu'il prenne à sa charge, aux comptes de ses pensées tout ce bazar de signifiants qui ne font la paire que pour s'opposer les uns aux autres.

Quand Lacan fait l'éloge du savoir comme invention, ce n'est pas à ce savoir articulé comme mythe individuel qu'il se réfère, mais au savoir articulé hors de toute signification. C'est-à-dire au savoir de la logique. « La logique n'a pu se frayer qu'à partir du moment où l'on a pu assez vider des mots de leur sens pour leur substituer des lettres ⁸. »

C'est une référence à la logique d'Aristote. Pour raisonner sur le syllogisme, Aristote doit substituer toute une proposition par une seule lettre et la logique s'articule comme une suite de déduction. Tout A est B et tout B est Γ, donc tout A est Γ. Le savoir que le discours analytique produit est de ce style, c'est-à-dire fait d'articulations logiques qui se passent de la pensée du sujet et qui se déposent comme savoir réel. Ce concept de savoir réel ne doit pas nous induire à faire glisser l'inconscient du côté de l'instinct. Ce savoir réel n'est rien d'autre qu'un frayage établi par ce dépôt d'articulations logiques qui ouvre la voie de la répétition. L'inconscient en passera par cette voie frayée pour fabriquer ses formations symptomatiques. Ce savoir réel ne peut s'approcher que par une écriture logique. « Dans la logique mathématique, la démonstration ne repose que sur une certaine façon de s'imposer à soi-même une combinatoire parfaitement déterminée d'un jeu de lettres ⁹. »

Lacan nous montre l'exemple quand il reprend les cas de Freud et qu'il en inscrit les coordonnées dans ses schémas. Je pense par exemple au schéma L que Lacan utilise pour débrouiller le cas Dora ou celui de la jeune homosexuelle. Mais il y a bien d'autres exemples, bien d'autres graphes que Lacan utilise pour faire entrer le réel de la clinique dans une articulation logique. C'est à mon sens ce qui caractérise au mieux l'invention lacanienne, ce traitement du réel de la clinique par la logique. Lacan considère qu'il faut « céder à la duperie d'une écriture correcte ¹⁰ » pour que surgisse quelque chose du discours analytique.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, séance du 9 avril 1974, inédit.

9. *Ibid.*, séance du 9 avril 1974.

10. *Ibid.*, séance du 8 janvier 1974.

Donc, à côté du savoir de l'historisation acquis à moindres frais, à côté du savoir inventé du mythe individuel pour lequel il faut se donner un peu plus de mal, il faut prendre en compte cette invention de savoir qui se construit avec l'outil logique, qui est sans doute la seule façon de border le trou du réel.

La vraie question n'est donc pas : que puis-je savoir d'un savoir insu ? mais plutôt : comment prendre la mesure de ce savoir qui parfois m'affecte sans que je puisse d'aucune façon me l'approprier ? Ce savoir est sans sujet, il est réel en ce sens que l'hypothèse du sujet faite par la psychanalyse freudienne ne recouvre pas tous les effets de *lalangue*. Reste donc l'invention, mais pas de n'importe quelle façon.

Il y aurait un risque à vouloir à tout prix se faire sujet de ce savoir réel. L'invention pourrait virer au délire. C'est ce dont on recueille parfois les échos comme méfaits d'une thérapie qui a encouragé le patient à donner du sens à tout. L'invention de savoir que la cure psychanalytique peut encourager et produire respecte le trou que constitue ce savoir sans sujet qui nous affecte. Une invention qui ne recouvre pas la méprise du sujet supposé savoir mais qui apporte à celui qui en a fait l'expérience un certain savoir-être-là où normalement on ne se sait pas être. Savoir être là implique que l'on ait repéré la logique de cette place. C'est une condition nécessaire pour pouvoir l'occuper pour un autre et participer ainsi à l'invention de la psychanalyse. Il est urgent de continuer à inventer la psychanalyse.